

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Arthur MASSON



Photo : A.M.L.

Par Louis SAROT

1993

Service du Livre Luxembourgeois

Phénomène de la littérature populaire, dont les ouvrages étaient tirés à 30.000 exemplaires, célébré en Belgique comme le Daudet ou le Pagnol de la Wallonie, Arthur Masson, ce professeur devenu romancier, pouvait se vanter d'être lu dans des foyers où les livres ne pénétraient guère. Considéré par beaucoup comme un «écrivain exclusivement régionaliste», l'auteur de la «Toinade», cette saga paysanne qui a fait rire plusieurs générations, décrivait un monde rural, replié sur lui-même, où régnaient bonté, bon sens et bonne humeur et où des personnages hauts en couleur vivaient dans la simplicité en harmonie parfaite et souvent comique avec le spirituel.

Aujourd'hui que cette sagesse villageoise est battue en brèche par la civilisation un peu folle d'un univers urbanisé à outrance, que les pédagogues souvent déçus et les rares prêtres ont perdu une partie de leur prestige, que romantisme, timidité et pudeur ont fait place à l'étalage du sexe et au commerce de l'érotisme, et que la politique même locale est aux prises avec un tas d'«affaires»,

on peut se demander si la lecture de *Toine Culot*, de *Thanasse et Casimir* ou du *Cantonnier opulent* éveille encore suffisamment d'échos, cinquante ans après la parution du roman qui faisait connaître les héros pittoresques de Trignolles... L'auteur de cette geste gauloise ne mettait-il pas en scène toute une humanité profonde, avec ses travers et ses vertus ?

Certains reprochent justement à Masson un optimisme à toute épreuve «occultant le tragique existentiel» et un attachement inconditionnel aux vertus domestiques, ancestrales et chrétiennes, alors que d'autres critiques parlent d'une langue pléthorique faisant la part trop belle au patois, aux adjectifs ronflants et aux mots rares... On reconnaît en effet dans cette «littérature artisanale», ignorée longtemps par les universitaires, l'auteur du manuel *Pour enrichir son vocabulaire*, mais est-ce une raison pour accabler de mépris cet «écrivain wallon d'expression française» usant de tous les niveaux de langue et doué, semble-t-il, autant pour le théâtre que pour le conte et le roman ?

Biographie

22 février 1896 : Naissance d'Étienne-Arthur-Joseph-Gillain Masson, à Rièzes-lez-Chimay, au pays de l'Eau Noire et du Viroin, en Thiérache, non loin de la frontière française.

«Enfant de la balle», ce fils de douanier sera ballotté d'un poste à l'autre : la famille s'installe à Oignies (1903), puis à Heer-Agimont, non loin de Givet et de la Meuse, avant de se fixer à Forges-lez-Chimay (1910).

1909-1922 : Interne puis externe, au collège Saint-Joseph de Chimay, le jeune élève, dont une rédaction avait été publiée déjà dans une revue pédagogique, fait ses années d'apprentissage littéraire. En 1911, le professeur Alphonse Bayot, de l'Université de Louvain, séjourne un mois chez ses parents, pour y étudier le... langage de la région (comme plus tard le futur écrivain !).

Après avoir été employé de 1916 à 1918 dans une laiterie, puis au bureau des contributions de Chimay, l'étudiant obtient à Louvain une licence (1921) puis un doctorat (1922) en philologie romane : la thèse porte sur La Bruyère et la leçon publique sur La Fontaine...

1922-1938 : Nommé professeur à Chimay puis à Nivelles (Athénée Royal puis École Normale moyenne), Arthur Masson donne des cours de français mais aussi de morale et de savoir-vivre. Il exercera sa profession à Nivelles jusqu'en 1946 (date de sa mise à la retraite prématurée à cause de problèmes cardiaques) et il publiera plus tard un manuel scolaire ***Pour enrichir son vocabulaire***.

Entre-temps, le jeune professeur se marie (1923) et habite Ixelles pendant plus de trois ans. Les époux auront trois enfants. Le jeune professeur écrit des vers, notamment à la gloire du roi Albert Ier.

1938-1943 : Parution du premier roman *Vie du bienheureux Toine Culot, obèse ardennais* à la librairie Vanderlinden, qui publiera tous les ouvrages de fiction d'Arthur Masson. Succès auprès de la critique et du public. L'année d'après, un conte poétique et fantaisiste est édité : *la Farce des oiseaux*, puis en 1940, *Toine, maïeur de Trignolles*, second chant de «l'épopée burlesque» qu'est la «Toinade». En pleine guerre (1942), paraît aussi *Thanasse et Casimir*, qui fait rire tout autant...

Arrêté le 16 décembre 1942 (à la suite de l'assassinat d'un rexiste), Arthur Masson est emmené à la citadelle de Huy et est fait prisonnier avec une centaine d'otages. Il y restera jusqu'au 17 février 1943. Libéré, le romancier reprend le manuscrit de *Toine dans la tourmente*.

1946-1955 : Arthur Masson, qui a pris sa retraite anticipativement, habite maintenant Tailfer, aux bords de la Meuse, devient membre d'honneur des Rêlis Namurwès et reçoit en 1948 le prix triennal Georges Garnir, pour l'ensemble de son œuvre. L'année suivante, il publie *Le grand Gusse* et *Le nouveau mait' d'école*, comédie populaire en un acte.

Depuis quelques années, pendant plus de quinze ans, les œuvres se succèdent à un rythme rapide : contes, recueils de chroniques, romans, parmi lesquels on retiendra *Cayauval, gai village* et *Le cantonnier opulent*. En 1951, un de ses *Contes de Pâques et de Noël, Elemir* est interprété par Pierre Larquey à Radio-Namur.

1955-1963 : Mort de Madame Masson. Publication d'*Élise en exil* qui déconcerte la critique, l'auteur ayant « forcé le ton » du romantisme et du mélodrame. En 1956, Arthur Masson s'installe à Namur, à la Résidence Ardenne, en bordure de Meuse et retrouve l'accueil enthousiaste des lecteurs avec, notamment, *Un joyeux garçon*, mais *Barrettes et casquettes* où l'auteur chrétien ne ménage pas le clergé, suscite des réactions en sens divers... Masson voyage alors en Italie (Rome, Assise), en Bretagne, en Suisse, mais subit coup sur coup deux infarctus (1960 et 1961). il fait ses débuts dans la nouvelle avec *Prosper*

en paradis qui comprend trois parties : *Pour le lecteur candide*, *Pour le lecteur sentimental*, et *Pour le lecteur malhonnête...*

En 1963, Arthur Masson est nommé... brigadier d'honneur de la gendarmerie parce qu'il a présenté dans ses livres le gendarme «sous un jour aimable» et qu'il a contribué à entretenir dans la corporation la bonne humeur...

1964-1970 : Inauguration à Rièzes, le 31 mai, d'une plaque commémorative sur la maison natale de l'écrivain qui a évoqué «avec humour et tendresse la vie de ce terroir» et qui publiera encore deux tomes de la Toine : *Toine, chef de tribu* et *Toine retraité*, ainsi qu'*Un homme pacifique* et *Un gamin terrible!*

28 juillet 1970 : Mort inopinée d'Arthur Masson. Le Père Jean Guillaume prononce l'homélie et laisse aux fidèles ce petit texte, en guise d'oraison funèbre :

Il fut modeste et droit toute sa vie. Il bénissait secrètement le Seigneur. Son cœur allait aux simples, qui ne s'y trompaient pas, et à tant de malheureux, qui ont réappris à sourire. Il s'endormit comme d'autres rêvent. Merci, Seigneur, de nous l'avoir donné.

Un livre posthume, *Le colonel et l'enfant* paraîtra avec une préface de Marcel Lobet, auteur d'un essai publié en 1971, *Arthur Masson ou la richesse du cœur.*

Bibliographie

Toutes les œuvres d'Arthur Masson ont été publiées, du vivant de l'auteur, par la librairie Vanderlinden à Bruxelles.

- ***Toine Culot, obèse ardennais***, 1939. Rééd. Duculot, Gembloux, 1987.
- ***Toine, maïeur de Trignolles***, 1941. Rééd. Duculot, Gembloux, 1988.
- ***Thanasse et Casimir***, 1942. Rééd. Duculot, Gembloux, 1988.
- ***Toine dans la tourmente***, 2 vol. Rééd. Duculot, Gembloux, 1988.
- ***Le nouveau maît' d'école***, comédie en français populaire suivie d'une version en dialecte wallon de Trignolles, 1949.
- ***Pour enrichir son vocabulaire***, Bruxelles, Baude, 1949 et 1952.
- ***Le grand Gusse***, 2 vol., 1949.
- ***Contes de Pâques t de Noël***, 1950.
- ***Cayauval, gai village***, 2 vol., 1951.
- ***Petite ville***, 1952.
- ***La famille Binauche***, 1953.
- ***Le cantonnier opulent***, 1954.
- ***Élise en exil***, 1955.
- ***Mon ami Constant***, 1956.
- ***Le Tour de France à Trignolles***, 1956 (comédie en 3 actes).
- ***Un joyeux garçon***, 1957.
- ***Barrettes et casquettes***, I, 1958 et II, 1959.
- ***Ulysse au volant***, 1960.
- ***Bertine et mon oncle***, 1961.
- ***Prosper en paradis***, 1962, contes et nouvelles.
- ***L'hostellerie du Foyau***, 1963.
- ***Un homme pacifique***, 1964.
- ***Toine, chef de tribu***, 1965. Rééd. Duculot, Louvain-la-Neuve, 1989.
- ***Toine retraité***, 1966. Rééd. Duculot, Louvain-la-Neuve, 1990.
- ***Un gamin terrible***, 1967.
- ***Les hommes d'armes***, 1968.

- **La grande ducasse**, comédie en 3 actes, et **Li lette di nouvel-an**, 1969.
- **Le colonel et l'enfant**, préface de Marcel Lobet, 1970.

À consulter :

On se référera au livre de Marcel Lobet pour les articles publiés dans les quotidiens et revues de 1938 à 1970 : la liste est trop longue pour figurer dans ces pages.

- Marcel LOBET, **Arthur Masson ou la richesse du cœur**, Vanderlinden et Jules Destrée, 1971.
- **Dictionnaire des Belges**, Legrain, 1981. Rééd. Le Cri, 1992.
- Marc QHAGHEBEUR, **Alphabet des Lettres Belges de Langue française**, Promotion des Lettres belges, 1982.
- A.-M. TREKKER et J.-P. VANDERSTRAETEN, **Cent auteurs**, Éditions de la Francité, Nivelles, 1982.
- Robert FRICKX et Raymond TROUSSON, **Lettres françaises de Belgique, Dictionnaire des œuvres, I, Le roman**, Duculot, 1988.
- Revue *Indications*, juillet 1988.
- Albert Dhaenens, **Un passé pour 10 millions de Belges**, Littératures régionales et dialectales, Arthur Masson, p. 282, Artis-Historia.
- Roger Foulon, **Le Hainaut méridional, terre d'élection du romancier Arthur Masson, père de Toine Culot**, Hainaut-Tourisme, oct. 1991, p. 185-187.

Thèses universitaires (inédites) :

- P. HUVELLE, **Aspects du roman de la terre en Belgique, d'Arthur Masson à Hubert Juin**, Université de Liège, 1978.
- C. MASEREEL, **Le phénomène Masson : un auteur et son public**, Université de Liège, 1979.

Texte et analyse

À présent, l'opinion de Monsieur Chaboteau sur son gros pupille prenait forme nette. Dans la gamme nombreuse de ses élèves, il avait vu bien des nuances, depuis trente ans et plus. Mais Toine était l'animal exceptionnel et le maître résuma toutes ses observations d'un mot qu'il soupira avec un accent plus attristé que méprisant : Poète !

Eh, oui, Toine était poète ! Non pas qu'il eût jamais fait glousser son cœur en des cages métriques, mais tout ce qu'il faisait ou disait portait la marque attendrie et naïve d'une âme qui s'est fait une logique de rêve, au-dessus des réalités viles ou simplement pratiques. Et n'allez pas crier au paradoxe devant un Toine attablé en face de son assiettée fumante ou de sa pile de tartines épaisses. Il n'y a là aucun dualisme. Les vrais poètes ne sont que de grands sensuels qui cherchent toujours et en tout l'émotion seconde. Les prosaïques, les terre à terre sont des goinfres. Les poètes sont des artistes gourmands. Les gens d'âme vilaine mastiquent, déglutissent, digèrent comme des fonctionnaires de la gueule. Parfois, ils disent : « C'est bon ! » et n'y pensent plus. Ils n'ont que de rudes papilles d'autruche ou de requin. Dans les jardins, ils ne tiennent que des propos de maraîchers. Le poète, lui, flâne dans les potagers. Il reste seul en arrière, pour se baigner dans l'âcre senteur du carré de poireaux géants il tâte l'épaisseur grassouillette des feuilles de pourpier, titille de ses phalangettes finement tactiles les toisons frisottantes de persil ou de cerfeuil, se penche sur le buissonnet de thym qu'il lutine pour que monte jusqu'à ses narines le parfum de mille cassollettes minuscules gorgées d'essences sauvagines et il rêve devant les gros oignons aux fanes fatiguées, les beaux oignons pansus comme lui, avec, sur leurs épaules, un camail d'un grenat chaud comme celui des vins vieux et des vitraux d'églises très anciennes.

Or, le goût de Toine pour le potager paternel était ennobli par cet atticisme. Il recherchait encore d'autres raffinements : il s'embuait la face de la vapeur qui fusait du pot-au-feu et, d'ordinaire silencieux durant les repas où il officiait avec une solennité lente, il aimait à en

parler après, parfois bien longtemps après. Pour une douzaine de gaufres chaudes, il se serait laissé couper le bout du petit doigt, mais il ne les aimait plénièrement qu'en hiver, parce qu'alors, on fermait toutes les portes et il mangeait d'abord du nez, se noyait dans les émanations précieuses du fer brûlant irrigué par le beurre fondu; et quand les premières gaufres fumaient sur la volette, il en admirait longuement, avant d'y toucher, la rousseur joviale et chaude comme le teint d'une jeune faneuse.

Et les moules! Non, il faut avoir vu Toine manger des moules pour comprendre Toine. Cela ne se raconte pas. Les vendredis où Toine mangeait des moules, ce loustic de T. Déome avançait tout exprès sa visite pour voir le tableau et il s'amusait, le vaurien, à gâter le plaisir de Toine par toutes sortes de réflexions malsaines sur ces mollusques, leur régime, les empoisonnements mortels qu'ils avaient provoqués, le typhus qu'ils recélaient dans leurs valves, et leurs effets nocifs sur le système nerveux de ceux qui en consomment. Notez qu'il sortait de table, ce gros gâte-liesse et qu'il était farci de ses trois kilos de moules, mais il lui plaisait d'enrager Toine, d'asticoter sa dégustation odorante et tranquille et de donner l'envol à toute une ribambelle de brocards agaçants. Il avait voyagé, lui, T. Déome, il avait vu des parcs de moules. Et il concluait :

— Li cia qu'a vu comme on les fait ni veût pus jamais è mîndgi.

Mais le vrai privilège des poètes, c'est le pouvoir de s'abstraire et de s'élever pour vivre mieux que là où les attache leur masse corporelle, et Toine n'entendait rien de ce que disait T. Déome. Dans le recueillement, il composait une ode mandibulaire.

(Toine Culot, obèse ardennais, p. 63-64)

Justification du choix :

Nous proposons comme sujet d'analyse, l'extrait qui a été soumis, moyennant quelques allègements, aux candidats des championnats nationaux d'orthographe il y a quelque quinze ans, mais c'est le texte

intégral du passage que nous étudions, les difficultés d'ordre lexicologique n'empêchant pas d'accéder à l'esthétique du tableau.

Car il s'agit d'une description, d'un portrait, et non pas du récit d'une scène cocasse et animée, truffée de calembours, de dictons et de dialogues en wallon comme il y en a beaucoup chez Arthur Masson. Notre choix d'analyse s'est porté sur un texte plus « sérieux » quoique teinté d'ironie, qui est traversé d'un souffle de vie et où l'on retrouve deux des personnages les plus typiques de la Toinade : Antoine Culot, l'obèse ardennais et T. Déome, (jeu de mots sur Te Deum), son cousin farceur au rire énorme.

Le sujet abordé nous permet aussi de rappeler qu'Arthur Masson, avant d'être un infatigable conteur, s'essaya aussi à la poésie classique avec *Rimes et raisons* : Marcel Lobet, dans son essai *Arthur Masson ou la richesse du cœur* consacre à cet aspect tout un chapitre, et le romancier y revient de temps à autre : dans *Cayauval gai village*, par exemple, Tibulle de Pierrenval se présente comme un jeune poète, amoureux mélancolique à la façon de Lamartine...

La poésie d'un être, non d'un écrit, appel aux cinq sens :

Le jeune Toine, dont l'orthographe laissait à désirer mais dont le style a été qualifié d'*original* par son instituteur, est un drôle d'*animal* : il ne fait pas *glousser son cœur en des cages métriques*, mais tout son être respire de la poésie. Il ne versifie pas, il vit comme un poète qui rêve, qui s'abstrait, qui s'élève. Dans la *gamme* des élèves ordinaires, il est la note discordante.

Cette âme *naïve et attendrie* recherche la solitude (*il reste seul en arrière*) mais c'est pour communier avec toute la nature. Ici, les légumes et les plantes sont évoqués avec leur nom précis (*poireaux, pourpier, persil, cerfeuil, thym, oignons*) mais non à la façon d'un savant, d'un jardinier qui ne serait que *marâcher*, plutôt à la manière d'un homme

pleinement vivant, faisant appel à tous ses sens. Car le poète qui plane et qui *flâne*, ne s'est pas seulement fait une *logique de rêve*, c'est aussi un *grand sensuel*, et il n'y a là *aucun dualisme, nul paradoxe*. Il est au-dessus des réalités viles ou simplement pratiques, mais loin de les ignorer, il les apprécie autrement.

C'est d'abord un *gourmand*, non un *goinfre*. Il ne goûte pas avec des *papilles d'autruche ou de requin*, l'animal original qu'est Toine Culot, mais plutôt en gourmet qui a le culte du goût et se recueille en silence... Du moins, lorsqu'il se promène dans son jardin, ou lorsqu'il mange ses douze gaufres, car dans la cérémonie consacrée à la *dégustation odorante et tranquille des moules*, le champ lexical du goût que l'on rencontrait souvent précédemment (*mastiquent, déglutissent, digèrent, papilles, gorées, chaudes, fondu...*) est curieusement presque absent, sauf dans la finale qui est remarquable : *il composait une ode mandibulaire*. Toine est un véritable poète du palais !

Mais la dégustation est également *odorante*, et l'odorat est largement mis à contribution : double emploi du verbe fumer (*assiettée fumante, premières gaufres fumaient*), *âcre senteur, narines, parfum, essences sauvagines, vapeur... fusait, mangeait du nez, émanations*). Le poète est un être qui sent, puis seulement ressent et pense.

Toine comme un poète, goûte et hume donc les choses, mais il *tâte, lutine et titille de ses phalanges finement tactiles les toisons frisotantes* : la délicatesse du toucher entre pour une part dans cette approche poétique des plantes et l'on peut même se demander si cette abondance de **T** successifs ne produit pas une allitération qui serait en rapport avec le souffle du vent dans le potager.

Mais le poète est aussi un être qui voit tout autrement, même *les réalités les plus viles*, même les nourritures terrestres. Attentif aux couleurs de l'oignon, Toine Culot, ou plutôt Arthur Masson, perçoit *le grenat chaud d'un camail* (pèlerine pour prélat) et le compare à celui des

vins vieux et des vitraux d'églises très anciennes : ces images de type ecclésiastique trahissent l'esprit religieux de l'auteur qui, par ailleurs, remarque Toine, dans ses repas habituels, *officiait avec une solennité lente*.

Une autre comparaison concerne les gaufres dont la *rousseur joviale et chaude* est pareille au *teint d'une jeune faneuse*. Cette évocation discrète de la beauté de nos compagnes, qui n'a d'égale que celle des campagnes, nous rappelle le contexte paysan de la saga d'Arthur Masson et nous met l'eau à la bouche pour ce qui est des intrigues sentimentales qui parsèment ses romans, récits et nouvelles.

Les ressources du style :

Un poète, on le sait, travaille par images, ressemblances et différences, similitudes de mots ou de sons et Masson, dans ce texte, n'a pas procédé autrement.

Opposant *poètes et prosateurs*, il provoque aussi la rencontre de deux mots qui sont pour lui contraires : *gourmands* et *goinfres*, et aligne une suite de gutturales plus ou moins méprisantes (*gourmands, goinfres, déglutissent, gueule*) pour terminer le tableau par une comparaison terriblement significative : *comme des fonctionnaires de la gueule*. On peut songer ici au sonnet du poète baroque Saint-Amant, intitulé *Les goinfres...*

Nous avons souligné plus haut l'originalité de deux autres comparaisons, mais la métaphore animalière du début (*glousser son cœur dans des cages métriques*) mérite une attention particulière. Ce champ lexical revient plus loin avec *papilles d'autruche ou de requin*, sans compter les réflexions malsaines de T. Déome sur *ces mollusques* et l'emploi du verbe *asticoter* (taquiner, harceler ici de *brocards*) qui peut faire penser à la larve de mouche qu'on utilise pour la pêche...

Pour donner sans doute l'impression que Toine est poète même dans les mots, Masson utilise des reprises, des homonymes et paronymes : *fumante* et *fumaient*, *fanes* et *faneuse*, *thym* et *teint*, *épaisses* et *épaisseur*, *viles* et *vilaines*, l'adjectif *chaud* employé trois fois (*grenat chaud*, *gaufres chaudes*, *rousseur joviale et chaude*), *pupille* et *papille*, *pensent* et *pansus* (personnification à remarquer pour les oignons), *fane* et *flâne*, *gâter* et *gâte-liesse* (Masson invente un mot composé au passage)...

De même, certaines allitérations suggestives (nous avons déjà parlé des gutturales) enrichissent la description : les **F** et les **V** (*face*, *vapeur*, *fusait*, *pot-au-feu...*, *fer brûlant*, *beurre fondu*, *premières gaufres fumaient sur la volette...*) paraissent insuffler à la phrase un supplément de sens, traduisant l'espèce de sifflement qui s'échappe du gaufrier en fumée...

Auteur d'un manuel scolaire, Masson connaît bien son dictionnaire : l'emploi de mots précis comme *cassolettes* ou *volette*, de verbes évocateurs comme *titiller* ou *lutiner*, de substantifs savants comme *atticisme* (1) le prouve. Certains adjectifs ne sont peut-être pas indispensables (*épaisseur grassouillette*, *empoisonnements mortels*) mais avouons que d'autres font merveille : *ode mandibulaire*, *dégustation odorante*, *oignons pansus*, et ce *T. Déome farci de ses trois kilos de moules*, ressemblant à une grosse tomate, tant le farceur est rouge de plaisir !

Même la ponctuation est révélatrice : on sait que Masson aimait les longues phrases, les énumérations ou inventaires en asyndète, les suites de verbes d'action, nous en avons un bel exemple à la fin du paragraphe sur le jardin, mais on connaît aussi son penchant pour le style vif, le dialogue de comédie. Ici, l'usage du point d'exclamation montre que l'auteur veut interpeller le lecteur et lui faire partager sa tristesse plutôt que son dédain, ou son admiration à demi cachée : *POÈTE ! Eh, oui. Toine était poète !* Et le narrateur utilisant la fonction conative du langage,

1. Style élégant et sobre propre aux artistes grecs du 4^e siècle avant J. C.

nous enjoit de ne pas nous offenser : *Et n'allez pas crier au paradoxe...* Dans cet ordre d'idées, le début du passage sur les moules (*Et les moules*) nous appelle à une autre réaction grâce à l'usage astucieux de la négation et de l'ellipse : *Il faut avoir vu Toine manger des moules... Cela ne se raconte pas.*

Les familiers de la Toinade diront qu'ils sont ici privés de dialogues savoureux en wallon, mais on remarquera que la seule intervention en style direct est dite par T. Déome, en dialecte de Thierache et se comprend facilement : *celui qui a vu comme on fait les moules, ne veut plus en manger.*

Le portrait, esquisse de deux personnages :

S'il n'y a dans cet extrait nul jeu de mots hilarant, ni propos ou proverbe édifiant, on trouve en revanche l'esquisse de deux principaux personnages de l'œuvre de Masson.

T. Déome s'avère être un *loustic* qui amuse par ses facéties et ses farces (le mot *farci* y fait-il allusion ?), un voyageur expérimenté et connaisseur, un alarmiste et un trouble-fête, *un vaurien, un gâte-liesse*. Il jouera plus tard de vilains tours au droguiste Pestiaux comme au maïeur Toine Culot, mais sa sagesse et sa bonne humeur l'amèneront à fêter ses cent ans. Il doit son « surnom paraliturgique » au fait que lui, Théophile Déome, exerce ses talents de chantre à l'église, alors qu'en d'autres temps il est grainetier et secrétaire communal.

Quant à Toine, l'auteur le montre encore tout jeune, à l'âge où il prépare sa première communion. Observons deux traits essentiels de son caractère : le futur horticulteur a déjà une parfaite connaissance des plantes et un amour de la nature assez profond : petit prince du potager, il s'y promène en poète. D'autre part, l'homme qui se dira poursuivi par la malchance alors que lui arrivent des tas d'imprévus heureux, voit ici

son plaisir contrarié par les sinistres prédictions de T. Déome venu en visite exprès le vendredi...

Cette page, qui ressemble plus à du La Bruyère qu'à du Pagnol ou du Daudet, nous fait toucher du doigt les attraits et les limites de la Toinade : la vie quotidienne y est décrite dans les détails à la façon des poètes qui s'élèvent *pour vivre mieux que là où les attache leur masse corporelle*. Ici, nulle philosophie, nulle spiritualité, mais un épicurisme bon enfant que l'instituteur, qui a trente ans de carrière, semble à la fois déplorer et envier...

Choix de textes

La Thierache, le petit monde de Masson

Le nom est peu connu. Il désigne ce rectangle de terre pauvre qui, au sud de Chimay, inflige un terminus de disgrâce à l'opulent Hainaut. Le sol y est maigre et froid. Foncièrement ardennais, il retient l'eau en surface, formant de vastes marécages que l'on appelle là-bas, des «rièzes». La forêt – chênes, bouleaux, sapins – le recouvre à peu près tout. Peu nombreux, peu peuplés, les villages n'y sont, somme toute, que de calmes clairières. Les maisons basses y font le gros dos sous des hivers toujours rudes, car la Thierache atteint la cote de 350 mètres et n'est qu'un palier de l'immédiat plateau de Rocroi.

Au vrai, le mobile du romancier est presque filial. Il naquit là-bas, y vécut sa petite enfance, en emporta des images qu'il se plut à évoquer tout au long de sa vie comme les plus fraîches et les plus humaines de celles que lui offrit sa route...

... Ces images, ce sont celles d'un peuple simple, bon et poli, avec l'exacte dose des exceptions requises pour que la vertu en acquière quelque relief. Il aimait les deux ou trois petits métiers essentiels qui lui assuraient la subsistance, les délasséments de coût modeste comme le jeu de boules, le jeu de piquet, les frairies à la fois sacrées et profanes de la ducasse. Malicieux sans acrimonie, il cultivait le bon mot, la taquinerie pétillante, la farce, parfois énorme, mais jamais vexante, encore moins cruelle. Accueillant et serviable pour le petit monde des douaniers et gendarmes que le mouvement administratif envoyait et renouvelait en ses villages – tous et fatalement frontaliers – il l'adoptait et l'assimilait, si bien qu'un départ en devenait presque toujours un déchirement. En ce pays de glèbe ingrate et de ciel âpre, les gens portaient dans l'âme toutes les grâces qui séduisent et attachent.

(Le cantonnier opulent, prologue)

La Bourgogne ; un vin, un mot à déguster !

— *La Bourgogne. Ça ne vous dit rien ?*

Ce nom-là, visiblement, lui plaît. Il le prononce avec une certaine emphase gourmande, nuancée de respect. Il lui trouve un air notarial, c'est-à-dire ventru, cossu et assuré, bon vivant aussi. Il aime de l'entendre, de le découvrir dans une phrase, au hasard de ses lectures, mais aussi et de préférence imprimé en lettres majuscules sur l'étiquette d'une bouteille trapue. Il offre à ses yeux une beauté peut-être subjective, mais qui le comble. Le B initial, avec son double renflement, est solide et imposant. Ça fait château à deux tours de flanquement. R est là en ferme charnière. Les O forment des ronds parfaits, comme des cercles de barriques ou des margelles de vieux puits, et les G ont leur distinction évocatrice. Pour Ulysse, le premier fait penser à l'escargot qui tâtonne, sortant de sa coquille, et le second, mouillant le N, salive comme un tastevin en exercice.

Oui, ce mot-là, il aime de le lire, de l'entendre prononcer et plus encore de le prononcer lui-même. La vertu phonétique des trois syllabes ainsi mariées lui paraît une harmonieuse réussite. La première syllabe, assourdie, évoque la futaille pleine qui roule dans le cellier. Et le « gogne » de la finale, pour Ulysse, c'est le glouglou discret et parfumé de la liqueur s'évadant du flacon poussiéreux pour tomber dans le cristal des contemplatifs qui, les mains croisées sur le bedon, l'œil brillant et la lèvre humide, se recueillent avant d'y toucher.

— Bourgogne... Bourgogne... Il faut qu'un jour ou l'autre, je compose une chanson là-dessus ! pense Ulysse. Autrefois, au collège, il en a troussé, sur des sujets divers, quelques-unes qui furent appréciées... Bourgogne... Bourguignon... bourguignonne... Diable, les rimes paraissent rares et antinomiques de surcroît ! « Mignonne », ça peut aller avec « bourguignonne ». Mais « trogne », « trognon » et « grognon », ça ne va plus du tout.

(*Ulysse au volant*, p.135-136)

Toine Culot... et Saint Caboulet, héros de la presse!

Instant solennel. Qu'allait-on voir là-dedans ?

L'on vit au fond de la caisse une espèce de paquet ayant approximativement la forme et la taille d'une momie d'enfant de cinq ans. Une étoffe brunâtre l'enveloppait, sorte de bougran en lambeaux, serré par des liens qu'il suffit de toucher pour les rompre.

Avec d'attentives précautions, le médecin prit le paquet, le déposa sur l'herbe. Cette fois, la grosse Phanie se sauva vers le fond du jardin.

— Pas banal... Pas banal ! murmura Tchouf-tchouf penché sur la chose.

De ses doigts méticuleux de chirurgien, tout crottés de terre, il commença le déballage.

Et, tout de suite, il eut un cri joyeux :

— Statue ! Une statue !

Les plis raides d'une statue de bois polychromé venaient en effet d'apparaître. Et sur le socle, il lut une inscription taillée en creux :

Svs CABVLAETVS. O.P.N.

Tout simplement, Toine avait retrouvé, en plongeant dessus, la statue de saint Caboulet, disparue depuis la Révolution. Et, mieux encore, un reliquaire y était joint.

Et le bon Saint, couché dans l'herbe en sa vêtue brune d'ermite, une colombe sur l'épaule, une autre sur une main, offrait sa maigre face barbue et ses yeux blancs immenses à la lumière éclatante du ciel qui lui était ravie depuis plus de cent vingt-cinq ans.

Toine observa le curé. Avec ses satanées lunettes fumées, il était difficile de savoir ce qu'il pensait, le curé.

Phanie, revenue sur les lieux, quand elle comprit, fit ses yeux de poule, poussa un cri bizarre, un houû ! prolongé, et si les deux jumelles ne l'avaient retenue, elle serait tombée. On l'assit et on lui dégrafa son corsage. Elle répétait, hagarde :

— Mon Dieù, m'fi... Mon Dieù, m'fi !

Mais Toine s'était campé devant T. Déome, qui bourrait sa pipe. Les poings sur la hanche, se rengorgeant très fort, superbe de fierté triomphale, il le regarda dans les yeux et, après un silence, il dit :

— Qué nouvelle à c't'heure ? Qui c'qu'a prétindu qu'Toine Culot ni r'trouvreût jamais les rliques dà saint Caboulet ?

— L'cia qu'a dit ça n'aveût né prévu qui pou disfonci l'cave d'à saint Caboulet, v faureût in cercle vicieux, répondit T. Déome.

Faut-il le dire, l'événement dont Toine était le héros, de compte à demi avec saint Caboulet, eut des échos considérables. Il vint, et de loin, des hommes très savants, qui posèrent au gros mille questions, toujours les mêmes d'ailleurs, et auxquelles il répondait avec bienveillance et objectivité, à part, finalement, quelques nuances. Même un journaliste parisien se présenta. Il était armé d'une auto jaune, d'une caméra, d'un stylo, de lunettes d'écaille, d'un costume d'alpiniste, d'un toupet plaqué de brillantine et d'un bagout vertigineux.

Il fut au jardin avant Toine. Il prit des vues de la maison, de Monsieur Toine, de Madame Toine, de Mesdemoiselles Toine et, au jardin, il allait photographier un trou à fumier quand Toine l'arrêta :

— Ce n'est pas ce trou-là, Monsieur, c'est plus loin.

Et Monsieur Duculot par-ci, et Monsieur Leculot par-là ! Et des questions !

— Entre nous, Monsieur Reculot, ce trou, vous en soupçonnez l'existence...

— Ben, pour être franc, Monsieur...

— Oui, et sans doute la radiesthésie vous a puissamment aidé ?

À tout hasard, Toine répondit :

— Ben voilà : je tenais ma bêche comme ça...

— Évidemment, je m'en doutais. Et il continua lui-même.

Il prit encore des photographies du trou, trois ou quatre du gros : Toine montrant le trou, Toine expliquant l'affaire, Toine simplement Toine.

Celui-ci, une fois les opérations finies, dit :

— C'est dommage, si j'aurais su que vous m'auriez tiré un portrait, je m'aurais un peu nettoyé et je m'aurais mis un faux col, là, Monsieur.

— *Pas d'importance, coupa l'autre, on vous en fera un dans les ateliers du journal, si vous y tenez.*

Et il ajouta une note sur son carnet : « Retoucher photo : faux col ».

(Toine Culot, obèse ardennais, p.198-200)

T. Déome, centenaire mystificateur

(interviewé par un jeune journaliste français)

— *Je m'appelle Basile Van de Wittekool, comme mon père adoptif. T. Déome est un sobriquet qui m'est venu beaucoup plus tard... À Bruxelles, au cours d'une revue, j'ai été remarqué par le roi Léopold II, qui cherchait un bon cocher... La bonne vie ! J'en ai profité pour faire trois choses : la première : j'ai appris la musique. J'en ai toujours été fou et ça m'a beaucoup servi dans la vie. La seconde : j'avais pressenti l'avenir de l'automobile et j'ai appris à conduire... La troisième : je sortais avec Véronique, une femme de chambre de la reine. Le roi n'est jamais passé par Trignolles sans venir prendre le café avec nous... Je ne compte plus mes croix et mes médailles... Tout de suite j'ai eu de la chance : le secrétaire communal d'alors est venu à mourir... Je savais lire et écrire... Et j'ai remplacé aussi le clerc-chantre à l'église, c'est alors qu'on s'est mis à me surnommer T. Déome parce que le Te Deum, c'était mon grand succès... J'ai eu neuf enfants de mon premier mariage. Quatre fois, je me suis marié. J'ai été heureux avec toutes mes femmes, sauf avec la troisième qui m'appelait Barbe-Bleue. Elle est morte d'une chute de vélo après m'avoir donné huit filles... J'aimais le sport, les émotions, les bons tours joués au garde-chasse et aux flics mais je n'ai pas fait un seul jour de prison. J'ai écrit un mot à Léopold II. Mon quatrième mariage m'a valu quatre enfants. Maintenant, j'ai le choix entre plusieurs partis intéressants. À mon âge, on y regarde à deux fois ! J'écris mes mémoires. Un volume de quatre cents pages est déjà prêt. J'y consacre cinq heures par jour. Et puis, l'étude de la Bible, celle des grands philosophes comme*

Pascal, Dumas et Karl Marx... Je n'ai jamais fumé et j'ignore quel goût peut avoir l'alcool. Je n'ai jamais bu une goutte de ma vie...

(*Toine, chef de tribu*, p.184-188, passim)

Pestiaux, victime de son chien Sherlock

(une blague de T. Déome)

Mais ce monstre de Sherlock-Adhémar, lancé sur la pente des méfaits où T. Déome l'entraînait avec jubilation, ne devait pas s'en tenir à cet exploit. Il allait s'illustrer par un haut fait dont Trignolles n'est pas près de perdre la joyeuse mémoire.

... Le propre de la bêtise, autant que du génie, c'est l'obstination. Monsieur Pestiaux, qui avait du génie, s'obstinait donc à vouloir faire de son chien un animal capable de rendre des points aux limiers les plus fameux de l'espèce à laquelle la brave bête n'appartenait pas.

En ce mois d'août très chaud, chaque après-midi, vers cinq heures, Monsieur Pestiaux prenait un délassement. Cette détente était indispensable à son grand corps surmené et à sa cervelle toujours phosphorescente de projets inventifs, assiégée à présent par les arias de la politique et de la stratégie électorale qu'il fallait arrêter en temps utile pour le scrutin d'octobre.

Il n'avait donc pas que Sherlock à dresser, le savant de Trignolles...

Arrivé sur la berge du Viretienne, Pestiaux déposait son livre, dont il n'avait rien lu, piquait son parapluie dans le gazon, se déshabillait dans un massif de sureau qui poussait là en tonnelle. Il accrochait son veston, sa chemise et sa culotte, et son vieux canotier, aux branches de l'arbuste. Après quoi, paré de son maillot jaune zébré de rayures rouges, il recommandait gravement à Sherlock, avec une mimique appropriée :

— Je vous confie la garde de mes habits.

Comme il y avait un demi-carré de sucre au bout de la garde, le chien résigné s'allongeait dans le sureau et attendait, patiemment, la fin des barbotages de l'autre.

T. Déome, naturellement, savait que le droguiste, chaque jour, à la même heure et au même endroit, s'adonnait à « l'hydrothérapie scientifique ». Et il avait son plan, le gros, quand il engraissait et dressait – à sa façon – Sherlock-Adhémar...

(Toine, maïeur de Trignolles, p.202-203, 206, passim)

Deux noms, deux styles, deux prédicateurs opposés

Quand il sut le nom du moinillon, la commisération de Thanasse s'élargit encore. Le pauvre homme portait un nom étriqué, strictement adapté à sa taille exiguë et à l'humilité de ses espèces. Il s'appelait non pas Justinien, ni Justin, ce qui vous a encore de la draperie, non, il s'appelait « Juste » tout simplement. On avait beau allonger l'affaire en lui donnant du Père Juste et même du Révérend Père Juste, cela ne servirait à rien, sauf à mettre en relief, tout au bout de l'apostrophe, la mesquinerie de ce nom sans volume, ni poids, ni couleur, ni sonorité, qui ressemblait ainsi à un brin de réséda dans une vasque immense. Pour comble, les gens abrégeaient encore. Ils disaient : « Le Révérend Père Juss » et il ne restait du nom, pour finir, qu'une petite consonne ou deux, noyées et macérées dans le jus vinaigré de la voyelle. Et, enfin, allez, vous, vous appeler Juste aux côtés d'un gaillard qui s'appelle Géréberne ! Ça, c'est de la bâtisse, montée en mâellons et poutres de fer. Ça tient, ça résiste à tout. Et c'est cossu, massif comme un château de maquignon enrichi. On lit le caractère d'un homme, dans un nom pareil, et ses capacités physiques et intellectuelles, et son régime, et le cubage de sa cage thoracique, et ses préférences pour les plats gras, les liqueurs râpeuses, les confessions carabinées, les conversions de colonels de cavalerie, les pénitences à la paille de fer et les remèdes vétérinaires.

Géréberne... Juste ! Vous voyez l'effet ? Un soupir de flûte après une charge de trompette. Géréberne... Juss ! Un chien-papillon dans les pattes d'un dogue bouvier. Une clifoire auprès d'un canon de siège. De l'eau de mélisse et du pur Calvados. De l'effacé, de l'ombreux, du transi, du

rétréci, du neutre, de l'imperceptible en regard de quelque chose de campé, de hardi, de martial, d'agressif et qui tonitruue, qui explose, fracasse, et ravage dans un grand souffle à la fois volcanique et cyclonal... L'Père Gèrèberne, cré mille milliards! grondait Thanasse.

Gérèberne... Juste! Gérèberne...Juss! Non, les Évêchés feraient bien d'y regarder à deux fois avant de monter de ces coups-là. D'abord, c'est embêtant pour les curés, et plus encore pour leurs servantes. Ça leur impose, aux pauvres filles, deux espèces de cuisine, l'une au poivre de Cayenne et l'autre au sucre de vanille. À Gérèberne les viandes noires, le jambon fumé, le sauret, les mayonnaises à la moutarde d'artilleur, les cornichons au gingembre, les oignons crus, et le bourgogne à montant raide, et le café fort, et le « trois étoiles » pour finir... Et allez-y, Palmyre! Du poivre, surtout, ma fille! Excellent, le poivre! Ça brûle et ça donne soif. Dieu n'a créé le poivre que pour ça. Sachons profiter des générosités divines.

(Thanasse et Casimir, p.154-155)

Les limaces ecclésiastiques

C'étaient de belles limaces de jardin de curé, dignes, un peu plus lentes que l'espèce commune, à cause de leur embonpoint, plus silencieuses encore, si possible, avec quelque chose de méditatif et de recueilli dans le maintien, et des tonalités un peu vineuses dans les fines craquelures de leur robe un peu plus foncée.

Avec les attentions révérentielles qui leur étaient dues, Charlotte déposa les limaces ecclésiastiques au beau mitan des petits cercles de sel, une dans chaque cercle et, l'opération terminée, se redressa très satisfaite.

Puis, comme on encourage un jeune linot à picorer son plantain, elle dit doucement :

— Allez, mes p'tites, mounou bé!

On n'imagine pas ce que ça peut « mougner » des limaces de curé. Oh avec une civilité parfaite, bien sûr, et un souci raffiné des convenances. Elles savent se tenir. Appétit insatiable, mais entregent et distinction. Ni hâte, ni bruit. Ça mange, si on peut dire, du bout des lèvres, comme des sœurs converses en temps de carême. Seulement, une verdure attaquée par elles, c'est une verdure fichue !

On ne les voit ni ne les entend venir. Elles-mêmes paraissent étonnées de se trouver là, parmi les laitues et les radis. C'est le hasard qui les a conduites. Et elles paraissent indécises... On sort une corne, on la rentre, comme on dresse en l'air un doigt mouillé pour prendre la brise. On s'attarde à réfléchir et, pour finir, on souffle :

— Quelle chaleur, n'est-ce pas ! comme dit la Sainte Écriture...

Mais, en disant cela, on se glisse sous une feuille. Allez refuser un peu d'ombre à une malheureuse qui s'est égarée, qui n'en peut plus, et qui est l'image de l'innocence indolente et désarmée. La pauvre ! Elle est si fatiguée qu'elle s'endort tout de suite sous sa feuille. Elle se fait si petite, son sommeil lui-même a tant d'humilité, tant d'effacement, qu'on l'oublie...

... Seulement, le soir venu, ça s'éveille et ça vous enlace la tige, pour vous témoigner sa reconnaissance. Ça vous donne le baiser des départs émus... Mais elle ne décolle pas, tellement elle tient à bien vous dire au revoir et merci... On répond : « Ça va, ça va... Y a vraiment pas de quoi ! Bon voyage ! » Mais elle ne décolle pas encore. Et elle reste, pleurant toutes les larmes de son corps invertébré, suant de douleur, incapable d'une séparation qui la tuerait. Ces pauvres meurent où elles s'attachent.

Et elles vous trouent la feuille, vous entament la tige, vous rongent la racine. Et c'est vous qui crevez.

Les limaces de Monsieur Manderlier, dans les tabacs de Thanasse, firent un ouvrage merveilleux. Quelques-unes, sans doute dépaysées, tentèrent bien une molle évasion. Le cercle salé les arrêta tout de suite et elles n'insistèrent pas. Toutes s'endormirent jusqu'au soir, d'un sommeil discret et réparateur.

Mais le lendemain matin, on crut que Thanasse devenait fou. Dès potron-minet, armé de son vieux couteau, il se dirigea vers ses plantations

et là, se mit à danser parmi ses plantes comme un possédé, râlant, jurant, sacrant, déballant des cargaisons invraisemblables « de loups-garous, de mille milliards de berwettes » et même de « sacrés calotins et de sacristies » ce qu'il faisait en broyant les mots et roulant les r comme dans des engrenages. Son vieux couteau dégoulinait de viscosités colorées. Poursuivant l'hécatombe, il injuriait les limaces :

— Tins, cochonne ! grognait-il en tronçonnant une malheureuse d'un coup furieux.

À une autre, il rugissait :

— Ça t'apprendra, sacrée canaille !

Puis il soliloquait :

— Ça n'est pas ça in courtil ! c'è-st-ène lumaçonnerie ! Gna pou croire qu'y gna in vauré qu'in fait l'èlevâdge, ré qu'pou mi, mille milliards di cré berwettée di calotins ! Toudis les p'tits qu'on spotche !... E c'est qu'c'est co des crôs, cré loup-garou ! Des vrais lumeçons d'garenne ! Des lumeçons d'capitalisse ! Des vrais lumeçons d'curè, nom di djâle ! Tins, calotin !

Et il tranchait, décapitait, morcelait.

(*Thanasse et Casimir*, p.106-107)

Synthèse

Je ne puis déposer aux pieds de la Vierge de l'Alma Mater ni savants travaux, ni découvertes remarquables. Je n'ai que mes fables, la chanson naïve des sabots de mon gros Toine, le sourire de ses filles et le rire tempétueux de T. Déome. Mais j'offre ainsi ce que j'ai de mieux.

Observateur malicieux des gens de chez nous qui, dans leur ensemble, sont de bonnes gens, simples, courageux, colorés et grands amateurs de farces drôles et malicieuses, j'ai tâché de faire aimer ces braves gens en écrivant des histoires dans lesquelles, évidemment, on chercherait vainement un esprit apparenté à celui du prince de Ligne, des histoires qui n'ont pas enrichi le patrimoine national, mais des histoires qui ont tout de même égayé les honnêtes gens.

(Marcel Lobet, *Arthur Masson ou la richesse du cœur*, p.54)

Un écrivain régionaliste ?

Ainsi s'exprimait Arthur Masson dans cette autocritique rédigée à l'intention des étudiants de Louvain : héritier des conteurs de fabliaux du Moyen Age, l'auteur prolifique de cette épopée burlesque qu'est la Toinade et de maints autres récits drôlatiques et rabelaisiens se présentait comme le modeste *chantre des humbles beautés de son pays*, celui de la Thierache, sillonné par le Viroin ou la Meuse. Un de ses premiers poèmes, *Li vi batia*, n'est-il pas consacré à ce fleuve tantôt brumeux et tantôt lumineux ? Masson, l'auteur de la « Trignollitaine », comme du *Grand Gusse*, de *Thanasse et Casimir* et de *Cayauval gai village* (un véritable inventaire géographique et sociologique), ne serait-il qu'un auteur « régionaliste et frontalier » ? Certes, Masson n'a jamais prétendu être le Balzac ou le Flaubert de la Wallonie, ni même un Daudet ou un Pagnol, mais certains de ses héros marqués par l'accent de leur terroir,

sont aussi des types d'une humanité universelle, celle des gens simples, bons, honnêtes et joyeux, *prêts à cultiver le bon mot et la farce*, pieux à la façon des paysans d'autrefois, de toujours et de partout.

Par ailleurs, à lire *Ulysse au volant*, *Un homme pacifique* ou *Toine retraité*, on pourrait déjà apporter un sérieux correctif à l'épithète «régionaliste» : les personnages de ces romans s'évadent en France (Normandie, Bourgogne, Paris) et même en Italie, à Rome. On sait aussi que beaucoup de chapitres de *Toine dans la tourmente* se déroulent avec les prisonniers dans la région de Salzbourg, en Autriche. Et ce n'est pas parce qu'*Elise en exil* n'a pas connu un grand succès qu'il faut réduire la littérature de Masson à une production régionale, mi-française, mi-dialectale : le patois de l'Entre-Sambre-et-Meuse y est certes fréquemment utilisé mais aussi le flamand (Hilda, la femme de Toine, ne vient-elle pas du Nord ?), l'anglais, l'allemand, l'italien même. Et ne suit-on pas Riquet, le *naïf parachutiste* de *Toine retraité* jusque dans l'ex-Congo belge ? Issu de terriens et fidèle à ses origines, l'inventeur des héros de la Toinade n'est pas un auteur rivé à sa région...

Un créateur original :

D'ailleurs, la galerie de portraits qu'on trouve dans Masson ne ressemble-t-elle pas aux *Caractères* de La Bruyère sur lequel le docteur en philologie romane a fait sa thèse ? Cervantès, que le romancier cite à de nombreuses reprises, n'a-t-il pas fourni à l'écrivain belge le portrait de Toine Culot, chez qui on peut voir une sorte de Don Quichotte idéaliste, allié à du Sancho ou du Tartarin ? T. Déome, le farceur au rire énorme ne rappelle-t-il pas certains personnages de Pagnol ou le Falstaff de Shakespeare ? La verve de Masson n'est-elle pas parfois rabelaisienne ? Certes, notre compatriote a avoué que son «Toine» vient d'un conte de Maupassant, mais son héros est tout différent du modèle (fainéant et buveur) et pourquoi d'ailleurs chercher toutes ces références pour défendre à tout prix notre «écrivain wallon d'expression française» ? Le droguiste Pestiaux, inventeur de la pâte universa, ne ressemble en rien au Homais de Flaubert et les prêtres, médiocres ou admirables, mis en scène

par l'auteur de *Barrettes et casquettes*, *Thanasse et Casimir* ou des différents *Toine* sont à cent lieues des clercs tourmentés de Bernanos et Mauriac. Masson est donc unique en son genre...

Noms et surnoms :

De plus, le conteur affuble de noms ou de surnoms comiques, souvent savamment expliqués, la plupart de ses créatures : ainsi en est-il de T. Déome, dont la métonymie musicale est «paraliturgique», du coureur cycliste Jean Verluysen alias Verluisant, vainqueur d'une étape au Tour et donc brillant, du pharmacien Arsène dit Arsenic, du reporter sportif Jules Garenne, de l'officier allemand Helmuth Pabst surnommé Bismuth, du coiffeur loquace et lexicologue, humoriste à son insu, dénommé Pascal... Lagneau, et du médiéviste Adonis de Perculune comme du poète de Cayauval, appelé Tibulle de Pierrenval. Sans parler de Zante, l'électricien dit «Quinze-Bougies»...

Et que dire des sœurs aux patronymes édifiants comme «Sœur Hyacinthe de la Soif du Calvaire» et «Sœur Bibiane de la Lie du Calice»? Leur nom peut rivaliser en tout cas avec le surnom de la Sœur Agathe-Patate-Néron et avec ces «capucinges» ou «chamoines» au nom prédestiné comme Gerebene et Juste, dont Masson oppose le style et le message avec un plaisir non dissimulé.

Souvent d'ailleurs, le romancier s'amuse à comparer plusieurs noms comme dans *Ulysse au volant* où Ulysse, le père, Hector dit Totor, le fils, et Achille, le fiancé de la fille, forment un «trio homérique».

Un médecin peut même être surnommé Tchouf-Tchouf, un jeune instituteur Chouchou, un curé curieux Chardaveine. Nulle classe sociale, nulle profession, si digne soit-elle, n'échappe à l'observation ironique du malicieux conteur. Le personnel enseignant est souvent la cible du romancier qui se souvient de ses années de professorat : les vieux maîtres, qui apparaissent comme des sages, font la leçon non seulement à leurs potaches, mais aussi aux inspecteurs prétentieux et aux novices naïfs, et de vieilles institutrices, revêches, bigotes et en mal d'amour, importunent les écoliers et tout leur entourage. Masson est pour

une «pédagogie du cœur» «faite de bon sens, de simplicité, d'humour, d'humilité et d'amour».

Un auteur chrétien :

Friand de contacts humains, le romancier imagine souvent des intrigues sentimentales par-delà les différences d'âge, de classe ou de race. Les jeunes gens s'y révèlent fort timides et les amours restent très pudiques. Ces idylles aboutissent la plupart du temps au mariage, engendrant souvent une famille nombreuse et unie, mais il arrive qu'un «renoncement cornélien» soit la seule issue, comme dans *Un homme pacifique*. L'enfant espiègle (*Un gamin terrible*) ou retardé mental (*Le colonel et l'enfant*) est décrit avec tendresse, et l'auteur pardonne volontiers aux gosses les fautes d'orthographe de leurs lettres comme les farces des «joyeux garçons», du moment qu'ils confessent leurs péchés mignons... C'est que chez Masson, les scènes d'apprentissage du catéchisme comme de confession ou même conversion, sont légion. L'*Ami Constant*, cette «œuvre fraîche et tonique, toute baignée d'odeur forte et saine», ne rejoint-il pas, dans le dernier chapitre, un ordre monastique ?

Pourtant, la religion y est souvent vue sous l'angle humoristique, caricatural ou satirique. Les curés médiocres, les bigotes excentriques, les religieuses rétrogrades sont l'objet de descriptions ou de scènes qui montrent le ridicule de leur ministère assimilé à une simple fonction ou de leur foi confondue avec une dangereuse superstition. Mais, certains pèlerinage sont émouvants, comme celui de Choumaque agonisant devant la «grotte de Lourdes» (*Toine dans la tourmente*), certaines homélies sur *l'humour de la Providence* restent exemplaires aujourd'hui, et certaines dévotions, prières et invocations témoignent de la familiarité des héros avec le Ciel, la Vierge et les saints, saint Caboulet et saint Antoine arrivant de loin en tête dans ce palmarès spirituel. Par ailleurs, il y a des prêtres à la page qui font *concile dans le bistrot* ou qui prêchent contre la misère au *Café de l'Espérance* et faut-il nous remettre en mémoire l'admirable *Credo du centenaire* (extrait de *Toine chef de tribu*),

application toute personnelle de la morale évangélique ? Certes, Masson n'est ni Péguy ni Claudel, mais il connaît bien la Bible, et la cite souvent, en tête de chapitre, dans la série des *Toine*...

Sérieux et comique :

On dira que ces citations et ces propos édifiants participent d'une littérature moralisatrice et que les « bons sentiments » nuisent souvent à la qualité du récit. Il est vrai que Masson parsème ses récits de sentences, de proverbes, de conseils sur l'instruction et l'expérience, le bonheur et la souffrance, l'amour et le sens social, l'honnêteté et l'humilité, etc. Pour lui, par exemple, *l'expérience est une école où les leçons coûtent cher mais c'est la seule où les imbéciles puissent s'instruire* et *Obéir c'est s'enrichir et se grandir de tout ce qu'on abdique*...

Par contre, d'autres lecteurs reprocheront à Masson, l'amuseur, l'abondance des scènes de farces : le rapt des vêtements du baigneur Pestiaux par le chien Sherlock, les *limaces électroniques* dans le jardin de Thanasse, la prétendue trouvaille de pétrole à Cayauval, l'annonce mensongère de la visite du général de Gaulle à Trignolles, la maison saccagée des nouveaux mariés, la veille de leur nuit de noces, le faire-part de la mort du droguiste, collaborateur des Allemands et ses fausses funérailles, etc.

Un document social :

Ce mélange de comique et de sérieux peut déranger le lecteur soucieux d'unité de ton et de genre. Mais la vie quotidienne n'est-elle pas comme on l'a écrit *une comédie pour ceux qui observent et une tragédie pour ceux qui pensent* ? Et l'auteur de la *Toinade* a le don d'observer minutieusement et malicieusement les petits détails, les habitudes et les tics, les travers et les vertus des gens simples et braves, joyeux ou tristes pour un rien... Une telle œuvre a valeur de document tant du point de vue social et politique que moral et religieux. Masson nous décrit un monde rural, au moment où la voiture commence à séduire et où la télévision est

encore ignorée des campagnards. Les fusions de communes ne sont pas encore intervenues pour donner à la politique locale une autre dimension, et la guerre 40-45 est encore présente dans les souvenirs de beaucoup de foyers (Masson, rappelons-le, a été incarcéré à la citadelle de Huy pendant deux mois en 42-43). Les histoires que raconte Masson sont bien enracinées dans leur époque (le milieu du Xxe siècle) comme dans leur cadre géographique : c'est tout leur attrait et leurs limites...

Indépendamment de ces données, c'est la verve satirique et la bonhomie savoureuse de l'humoriste tendre, «plus gavroche que méchant» qui peuvent retenir toujours l'attention. Du curé Balleau, ce *Homais du sacerdoce* aux officiers d'armée, ces *aboyeurs galonnés*, des jeunes journalistes friands de faits divers à sensation aux professionnels de la parole (juristes, parlementaires, enseignants), des pseudo-savants en droguerie et en pharmacie aux soi-disant poètes de génie, toute une humanité défile avec ses figures pittoresques qui ont leur art de vivre, leur poésie, leur langage...

Un style léché :

Ces gens du peuple que décrit le romancier parlent avec les mots savoureux de leur patois, leurs expressions imagées, leurs dictons cocasses. Mais Masson, qui a mené parallèlement une carrière de professeur, se conduit en humaniste érudit, parsemant son texte de citations grecques (Homère, Platon) et surtout latines (Virgile, Horace) et françaises (écrivains et philosophes, hommes d'État, etc), utilisant bon nombre de mots rares dont il explique l'étymologie (idiosyncrasie, callipyge, stéatopyge, etc), cherchant et trouvant sans cesse le terme propre, précis et technique, mêlant les néologismes et les archaïsmes, empruntant aux langues étrangères à l'occasion (néerlandais, anglais, allemand)... On reconnaît bien là l'auteur du manuel scolaire ***Pour enrichir son vocabulaire*** où sont mentionnés pour chaque mot, dans les six parties du traité, l'étymologie, les dérivés, les mots de la même famille, les emplois métaphoriques, les locutions diverses, les expressions corrélatives et les proverbes...

Ce souci du travail bien fait se manifeste surtout dans les portraits, qui permettent à Masson d'insérer dans des phrases souvent longues et pourvues d'énumérations bon nombre de mots colorés et croustillants. Mais les dialogues, souvent vifs et naturels, montrent que le conteur avait aussi des talents de comédien et de dramaturge : en témoignent les scènes d'inspection à l'école, ou d'éloquence juridique et parlementaire. Un autre procédé privilégié, semble-t-il, par Masson est la lettre, souvent bourrée de fautes d'orthographe, écrite par les potaches comme par leurs pères. Quand au style «journal», il est aussi mais rarement employé. C'est plutôt le compte rendu journalistique qui a les faveurs du conteur, qui, par ailleurs, ne craint pas d'insérer des chansons populaires pour donner plus de vérité et de vie aux récits...

Cette vivacité, nous l'apprécions surtout dans les différents jeux de mots, les calembours et contrepèteries, les déformations de noms propres, les clins d'œil complices : *médecin cordialogue* et *hernies nombrilicales*, *Ivan...drait tout ce qu'on voudrait*, Ivan le terrible, *Sancha Pansu* et *Chopinerverre* au lieu de Schopenhauer comme *Sacassin* surnommé soutien-gorge, *œuvres pies des chipies* comparées à des pieuvres comme saint Caboulet mutilé en saint *Galopet*, *le poitrinoine* usurpé par... le *surtapeur* allemand, etc.

Avec Masson, c'est toujours gai, propre, franc et réconfortant, et l'on rit tellement de bon cœur que certaines pages ont une vertu curative. Trivial sans être vulgaire, truffé de jurons et d'injures burlesques, l'humour de l'amuseur mêle bon sens, bonté et bonne humeur. Une truculence qui n'emprunte ni à Breughel, ni à Rabelais. En tout cas, «du champagne pétillant, du péket ardennais». Et, de temps à autre, un style assez parodique et carnavalesque, susceptible de flirter avec le fantastique sur un ton de distanciation comique : ainsi, la voix de T. Déome, dans *Toine retraité*, farceur devenu protecteur par-delà la mort...

Littérature à succès, «artisanale» et quelque peu artificielle ? Récits d'histoires drôles nourries de scènes répétitives où la structure temporelle est parfois déficiente et qui ne vont pas sans quelques invraisemblances ? En tout cas, lire Masson c'est replonger dans un bain de santé, de sagesse terrienne et de charité chrétienne, c'est relativiser la gravité de nos débats

politiques et de nos querelles linguistiques, c'est apprendre à écrire avec précision, humour et tendresse, mais aussi à mieux aimer la Wallonie, son langage et ses gens sympathiques, c'est réapprendre à rire, à être optimiste et à croire en la bonté de l'homme...

Louis SAROT